

Lorsque je suis née, ma sœur Ellen avait dix ans, Rosie, huit, et mon frère Tom, deux ans seulement. Ellen occupait une place particulière, car c'était l'aînée ; Rosie avait été très malade bébé et éprouvait toujours des difficultés d'apprentissage, si bien qu'elle était dorlotée par tous. Tom était le chouchou de maman, son petit chéri qui, d'après elle, ne faisait jamais un faux pas. Et puis, il y avait moi, Cassie, la fille insignifiante, avec de longs cheveux frisés, bien plus noirs que ceux des autres.

Je n'ai jamais douté de ma position, tout en bas de la hiérarchie familiale, car ma mère ne manquait jamais une occasion de me le rappeler. Lorsque ma grand-mère venait le dimanche, on prenait le thé, avec une salade au jambon et des petits gâteaux aux parfums différents, et j'étais toujours la dernière à choisir.

Tout le monde passait avant moi : Tom, d'abord, qui prenait celui au chocolat, puis mamie, ensuite Ellen et Rosie et, lorsqu'il n'en restait plus que deux, maman en prenait un et il me restait celui dont personne ne voulait. Je savais donc parfaitement où je me situais : en dernière position. Cela ne faisait aucun doute.

Tout était toujours ma faute, qu'il y ait de la boue sur le tapis ou une assiette cassée, j'étais responsable. Un jour où les meubles de la maison de poupée traînaient par terre et que maman marcha dessus, ce fut moi qu'elle gronda.

— C'est pas ma faute, protestai-je, les larmes aux yeux. C'est pas moi !

J'en étais certaine, car j'étais à mon cours de danse, ce matin-là, et les meubles avaient été rangés la veille, avant que je ne sois couchée. Ellen et Rosie jouaient avec aussi ; cela pouvait être elles.

— menteuse ! Tu n'es qu'une menteuse ! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ! Je serais bien mieux sans toi ! cria maman.

Il était inutile de discuter. Elle en avait décidé ainsi, et c'était tout. Le jour où le chat s'était sauvé dans le jardin juste avant que maman l'emmène chez le vétérinaire, c'était encore ma faute.

— Espèce d'idiote ! avait crié ma mère, en furie. Je n'arriverai jamais à l'attraper, maintenant.

Ce n'était pas moi, parce que j'étais restée tout le temps dans la pièce du fond, à cirer mes souliers de claquettes pour les faire briller et à frotter les semelles avec de la résine pour ne pas glisser.

— Très bien, décréta ma mère. Tu n'iras pas à ton cours de danse tant que tu n'auras pas retrouvé le chat !

Quand on s'entend reprocher aussi souvent des choses que l'on n'a pas faites, on finit par ne plus protester. Je suis donc sortie dans le froid et j'ai cherché le chat jusqu'à ce que je le retrouve, blotti dans un cabanon, sain et sauf, mais bien trop tard pour aller à mon cours de danse. Cela devait quand même être ma faute, finalement, même si je ne savais pas par quel miracle.

Avant d'aller à l'école, les cours de danse, c'était la seule chose qui me plaisait. J'avais commencé dès l'âge de deux ans et j'étais assez douée, je crois. En tout cas, je faisais des demi-pointes et on m'attribuait toujours un rôle lors des spectacles. Une fois, je dus incarner la petite Bo Peep qui avait perdu ses moutons. J'avais les cheveux frisés, mais maman avait décidé qu'il me fallait des anglaises pour le rôle, si bien que je dus dormir la veille avec les cheveux tirés et enroulés sur des bigoudis de chiffon. Elle avait tiré sur mes cheveux de toutes ses forces. Des cheveux longs et bouclés, c'était l'idéal pour se défouler, et elle ne se privait pas de les tirer si je m'approchais un peu trop d'elle.

Il me semblait parfois que mes frères et sœurs ne menaient pas la même vie que moi, même si nous habitions sous le même toit. Maman emmenait Tom et mes sœurs dans les magasins, et ils revenaient chargés de jouets et de vêtements neufs ; à moi, elle n'achetait jamais rien.

Lorsqu'ils allaient en pique-nique ou partaient en balade, je restais avec Mme Rogers, la voisine. Je ne disais rien, parce que je n'avais jamais connu autre chose, mais j'étais perplexe. Pourquoi maman les chouchoutait, eux, et pas moi ? Pourquoi ne voulait-on pas de moi, pourquoi ne m'aimait-on pas ? Je cherchais l'amour et l'approbation de ma mère ; mais, j'avais beau y mettre tout mon cœur, rien n'y faisait.

Maman était une grande et forte femme aux cheveux noirs, une belle femme, comme disait mamie. Elle avait un caractère bien trempé, était très solide physiquement et mentalement, et obtenait toujours ce qu'elle désirait. On pouvait sans doute la décrire comme l'archétype de

la mégère. Grand lui aussi, mais très mince, mon père était au contraire un homme placide et gentil, qui ne faisait pas le poids face à elle. Comme moi, il essayait ses remarques acerbes et avait l'habitude de se réfugier dans la remise, au fond du jardin, derrière la porte fermée, pour gagner quelques heures de paix et de tranquillité.

Je suis née en novembre 1945, à une époque où papa était encore basé en Birmanie, où il combattait dans la marine. Il ne rentra pas avant mes six mois et repartit presque aussitôt pour plusieurs années.

À son retour définitif, il trouva un travail sur un chantier naval, tout près de chez nous. Il faisait le trajet à bicyclette et je me souviens de lui, lorsqu'il rentrait, trempé et transi, épuisé après une longue journée de labeur. Tous les vendredis, à midi, avant que je n'aille à l'école, j'accompagnais maman jusqu'au portail du chantier, où elle allait retirer la paye de mon père dès qu'elle était prête.

Maman comptait les billets et les pièces, les rangeait soigneusement dans son porte-monnaie et lui laissait tout juste de quoi acheter ses cigarettes pour la semaine. Le reste servait à l'entretien du ménage.

Nous vivions dans un pavillon, avec un petit jardin à l'arrière et un petit patio au sol de béton. Ce n'était pas très grand, deux chambres seulement, et, quand j'étais petite, les quatre enfants dormaient tête-bêche dans le même lit. Tom et moi avions la tête au pied, Ellen et Rosie se couchaient à la tête du lit. Ellen nous lisait des histoires tous les soirs pour nous endormir. On rangeait les livres sous le lit. Un jour, elle demanda un autre livre, et je passai le bras sous le lit pour en attraper un, lorsque je sentis quelque chose de collant qui courait sur mon bras. Je baissai les yeux et poussai un cri en

apercevant la plus grosse araignée que j'aie jamais vue courir sur le sol.

On se rua hors du lit et on se mit à hurler, si bien que le voisin vint voir ce qui se passait. Lorsqu'on lui expliqua ce qu'on avait vu, il prit un bocal et alla attraper l'araignée, car le monsieur qui habitait au bout de la rue avait perdu sa bestiole fétiche au début de la semaine. Cela devait être une tarentule ou une espèce voisine.

Ellen et Rosie nous gardaient souvent lorsque papa était encore dans la marine, parce que maman aimait bien sortir le soir. À peine nous avait-elle fait manger qu'elle enfilait ses plus beaux vêtements, se remaquillait et sortait dans un nuage de parfum en nous disant de bien obéir à Ellen. Cela ne me dérangeait pas que mes sœurs s'occupent de moi, car elles étaient gentilles, bien plus gentilles que maman, et en général Tom s'endormait immédiatement au son de la voix d'Ellen qui nous racontait une histoire. Si maman avait été là, je me serais fait gronder pour une raison ou une autre, et elle m'aurait envoyée me coucher toute seule, avec des mots cruels qui résonneraient à mes oreilles pendant que je froterais ma joue rougie par une gifle magistrale.

Lors des repas, c'était la guerre. J'étais petite et maigrichonne pour mon âge.

— Tu vas t'envoler s'il y a du vent, me disait toujours mamie. Tu manges comme un moineau.

Je n'avais jamais eu grand appétit, et je détestais les légumes verts. Les choux de Bruxelles, surtout, car ils me rendaient malade. Tous les dimanches, maman préparait un rôti qu'elle accompagnait de choux de Bruxelles ou d'une montagne de choux trop cuits et m'obligeait à rester à table jusqu'à ce que je termine mon assiette. Ce n'était pas juste, car Tom et mes sœurs n'étaient pas

obligés de manger les légumes. Ils mangeaient ce qu'ils voulaient et quittaient la table quand ils en avaient assez. Moi, je regardais mes légumes détremvés et j'avais des haut-le-cœur dès que je portais la fourchette à ma bouche. Je n'y arrivais pas.

Maman ne cessait de me harceler.

— Tu ne quitteras pas cette table tant que tu n'auras pas terminé, disait-elle, semblant se réjouir de mon supplice.

Je commençai le catéchisme dès l'âge de trois ans. Nous dessinions des scènes de la Bible et collectionnions de petites images qu'on collait dans un album. Cela me plaisait beaucoup, mais j'en étais souvent privée parce que je n'avais pas mangé mes légumes. Je restais assise toute l'après-midi devant les légumes froids et détremvés par la graisse de rôti. Comme je n'avais pas le droit d'aller aux toilettes, de plus en plus mal à l'aise, je me tortillais sur ma chaise pour ne pas faire pipi. J'entendais mon frère et mes sœurs qui jouaient dans la pièce d'à côté ou dans le jardin ; moi, j'étais prisonnière de cette bataille que maman ne me laisserait jamais gagner.

À l'heure du goûter, je n'avais droit à rien tant que je n'avais pas fini mes choux de Bruxelles.

— Tu nous gâches la journée ! m'accusait-elle. Tu crois que ça m'amuse de rester là à te disputer toute la sainte journée ? Tu crois que je n'ai rien de mieux à faire ?

Je finissais par céder et m'étouffais avec la montagne de feuilles verdâtres. J'étais enfin excusée et devais la plupart du temps me précipiter à la salle de bains pour vomir. Ensuite, on m'envoyait dans la chambre pour le reste de la journée.

J'espérais toujours qu'elle comprendrait que cela me rendait vraiment malade et qu'elle abandonnerait. Je n'ai jamais renoncé à l'espoir qu'un jour elle finisse par comprendre que je n'étais pas une si mauvaise fille et qu'elle pourrait m'aimer autant que mon frère et mes sœurs. Ah ! pour avoir espéré... Mais le dimanche midi, je ne pouvais m'empêcher de reluquer les assiettes de mon frère et de mes sœurs en me demandant pourquoi il était si important que je mange les légumes et pas eux. À quoi tenait la différence ?

J'aimais beaucoup Tom ; je l'admirais et je le suivais comme un petit chien en essayant d'imiter tout ce qu'il faisait. Dans ma cervelle de petite fille, je me disais que, si je faisais la même chose que lui, maman n'aurait plus aucune raison d'être méchante avec moi. Elle n'était jamais méchante avec lui. Hélas, cela ne marchait pas comme ça, même si je ne comprenais pas pourquoi. Qu'est-ce que je faisais de mal ?

La plupart des petites filles reçoivent des embrassades et de l'amour ; on leur dit que ce sont des petites princesses et qu'on les adore. Tout l'amour dont elles ont besoin, elles le reçoivent de la personne dont elles sont en droit de l'attendre : leur mère.

Dès ma plus tendre enfance, j'avais compris que ma mère n'avait jamais voulu de moi et que, par conséquent, elle ne m'aimerait jamais. J'avais l'impression que personne ne m'aimait... Même si je ne savais pas vraiment ce que signifiait ce mot.

Dans l'un de mes tout premiers souvenirs, je revois d'immenses marches de pierre devant un bâtiment aux allures officielles. Je devais avoir trois ou quatre ans. Des années plus tard, je compris que l'hôtel de ville abritait les services sociaux. On monta les marches et

on entra. Maman s'adressa à la réception, puis une dame en tailleur de tweed arriva, un petit carnet à la main.

— Voilà, c'est pour cette fille. Elle est à vous. Je n'en veux plus, vous pouvez l'envoyer où vous voulez.

Je regardai tout autour de moi. Parlait-elle de moi ? Il n'y avait aucun autre enfant.

— On ne peut pas se charger d'un enfant comme ça. Ce n'est pas comme ça que nous fonctionnons, dit la femme, visiblement très surprise.

Me prendre en charge ? Pour m'envoyer où ? Personne ne m'avait dit que j'allais quelque part.

Soudain, maman se retourna et dévala les marches en me laissant derrière elle.

— Je n'en veux plus ! Je vous l'ai amenée, c'est à vous de m'en débarrasser !

En état de choc et confuse, j'avais les joues en feu. Pendant que la dame en tailleur continuait à se disputer avec maman, je gardai les yeux rivés au sol. La vie était déjà difficile à la maison parce que maman me détestait, mais c'était la seule mère que j'avais et, donc, ma seule petite sécurité. Qu'advierait-il de moi si on me laissait avec la dame en tailleur ? S'occuperait-elle de moi ? Un monstrueux bruit sourd résonnait dans mes oreilles, si bien que je ne comprenais pas tout ce qui se disait, et ma mère finit par renoncer. Elle remonta les marches au pas de charge, m'attrapa par le bras et m'attira vers elle. Ce fut à cet instant que je me mis à pleurer, car elle me faisait mal. J'avais l'impression qu'elle m'arrachait le bras.

— Vous entendrez parler de moi ! cria ma mère pardessus son épaule. Ou alors, je trouverai une autre solution. Je ne veux pas d'elle !

Pendant tout le trajet du retour, elle ne cessa de vociférer.

— Tu n’apportes que des ennuis, à toujours te mettre en travers de mon chemin. Qu’est-ce que j’ai fait au bon Dieu pour mériter ça ?

De retour à la maison, elle m’envoya dans ma chambre. Tom et mes sœurs étaient à l’école, et j’étais impatiente de les revoir, tant je me sentais seule. Pourquoi maman ne voulait-elle pas de moi ? J’étais sa fille. Était-ce normal ? Est-ce que d’autres mères ne voulaient pas de leurs enfants ? Comment une mère pouvait-elle dire des choses pareilles à sa fille ?

Dans les livres de contes, on parlait de marâtres. Ma mère n’était peut-être pas ma vraie mère... Ma véritable maman était quelque part et, un beau jour, elle viendrait me chercher.

Elle m’aimerait beaucoup, elle serait gentille avec moi et ne crierait pas toute la journée. Elle ne me traiterait pas comme un vilain petit canard et ne me répéterait pas à tout bout de champ que je lui gâchais la vie.

Pendant mon enfance, il y avait des gens qui étaient gentils avec moi. Mes deux mamies, la maman de papa, que j’appelle mamie B, et celle de maman, mamie C, étaient gentilles. On voyait mamie C tous les week-ends, mamie B, un peu moins souvent.

J’avais l’impression qu’il y avait, pour une raison ou une autre, des sujets de discorde entre maman et mamie B, parce que maman était toujours très sèche avec elle. Cependant, elle ne me grondait jamais en sa présence.

Mamie B se cassa la jambe quand j’avais trois ans, et maman dut aller collecter les loyers à sa place dans les maisons que ma grand-mère louait. Maman était très efficace, tant elle était imposante. Je me souviens avoir vu des gens dire qu’ils n’avaient pas l’argent ; or, en

voyant maman croiser les bras et les menacer de ne pas bouger tant qu'ils ne paieraient pas, ils finissaient par céder. Gênée et bouleversée de la voir se montrer si brusque avec des étrangers, j'essayais de me cacher derrière elle, mais elle était dans son élément.

Mamie C était une petite dame fragile, qui se montrait très douce et très gentille quand maman avait le dos tourné. Elle me parlait de ses rêves de petite fille, rêves qu'elle n'avait jamais pu réaliser.

Elle voulait être danseuse. À la mort de sa mère, alors qu'elle était encore très jeune, on l'avait placée dans un orphelinat avec ses sœurs et ses deux petits frères, et ses rêves de danseuse avaient pris fin. Lorsqu'elle fut assez grande pour prendre un travail, un petit travail mal payé, elle s'arrangea pour faire des économies afin de sortir ses frères de l'orphelinat. Elle continua à travailler jusqu'à ce qu'elle rencontre grand-père et qu'elle se marie. Elle ne fut jamais danseuse. Elle me disait que, quoi qu'il arrive, je devrais toujours poursuivre mes rêves si je voulais être heureuse.

Heureuse ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Je ne comprenais pas de quoi elle parlait.

Je crois que mamie C savait que maman me criait dessus, car elle avait été témoin de nombreuses scènes. Néanmoins, elle faisait attention à ne jamais se montrer trop gentille en présence de maman, un peu comme si elle avait peur de sa propre fille.

Avec papa, c'était la même chose. Il était toujours adorable lorsque j'allais le voir dans son atelier, et on bavardait gentiment. Devant maman, il n'osait jamais prendre ma défense. D'ailleurs, il ne se défendait pas lui-même. Personne ne s'opposait à maman. Cela n'en valait pas la peine.

Mon parrain aussi était gentil. Je l'appelais « oncle Bill », même si ce n'était pas vraiment mon oncle. Il était souvent dans les parages avant que j'aie à l'école et faisait grand cas de ma petite personne.

Il était grand, avec des cheveux d'un noir d'ébène et des yeux étincelants, et, chaque fois qu'il passait devant chez nous, il s'arrêtait pour m'embrasser et me dire combien il m'aimait.

— Comment va ma petite princesse aujourd'hui ? disait-il alors que je rougissais de plaisir. Tu as les plus beaux cheveux que j'aie jamais vus, Cassie. Alors, à quoi tu as joué aujourd'hui ?

Il m'installait sur ses genoux pour m'embrasser, et je me tortillais, car je savais que ses câlins finissaient toujours vite en chatouilles.

Quand oncle Bill venait voir maman à la maison, on m'envoyait souvent jouer dehors. Ils disaient qu'ils avaient des problèmes d'adultes à régler, mais, lorsqu'ils avaient terminé, Bill m'emmenait parfois en promenade. On allait pique-niquer dans le parc ou il me faisait faire un tour à moto.

Comme papa, c'était un grand amateur de motos, et nos familles se retrouvaient souvent lors de rassemblements. Bill était marié avec Gwen, qui était toujours gentille avec moi, même si elle ne semblait pas bien s'entendre avec maman. Je crois qu'elle ne venait pas souvent avec nous, mais, lorsqu'elle était là, elle se tenait près de mon père ou de ses quatre fils qui étaient à peine plus âgés que moi.

Un jour, Bill gagna un concours avec moi : il roulait à moto pendant que, assise sur le réservoir, je devais tenir un œuf dans une cuillère. C'était la première fois que je gagnais quelque chose et j'étais aux anges. Les

juges remirent à Bill une coupe en argent qui étincelait au soleil. Il me la tendit.

— Comme j'ai déjà beaucoup de coupes à la maison, celle-là est pour toi, Cassie.

Elle était lourde et j'avais du mal à la porter, mais j'étais tellement ravie d'avoir ce trésor que je m'efforçai de ne pas le lâcher. Hélas, maman me vit.

— Rends ça tout de suite ! siffla-t-elle. Tu ne ramèneras pas ça à la maison. C'est à Bill, pas à toi. Tu ne la mérites pas.

Je fus bien obligée de rendre la coupe à Bill tout en luttant pour retenir mes larmes.

Tous les enfants ont besoin de sentir qu'ils ont une place particulière dans le cœur de quelqu'un, et je savais que je tenais cette place dans celui d'oncle Bill. C'est le seul qui me prenait dans ses bras, qui me disait qu'il m'aimait. Il m'offrait des cadeaux, des bricoles, comme des socquettes, mes cigarettes en chocolat préférées, des friandises... Il s'intéressait à moi. Il ne cessait de me répéter que j'étais intelligente, que je dansais bien, et il était toujours ravi de me voir traverser la pièce sur la pointe des pieds pour lui faire plaisir. Parfois, il allumait la radio et me demandait de danser.

C'était mon parrain et il m'accordait plus d'attention qu'à Tom, Ellen ou Rosie. J'étais toute fière lorsqu'il m'emmenait sur sa moto, en équilibre sur le réservoir. Fièvre d'avoir quelqu'un qui m'aimait, quelqu'un dont je ne gâchais pas la vie.